



confcap-capdroits.org

AXE 1 : Les représentations de l'autonomie de vie

Atelier 1.4 : Construire et transformer les représentations de l'autonomie

Giovanni Guerra. Ancien professeur de Psychologie de l'université de Florence.

L'autonomie au carrefour des sciences biologiques et psychologiques : contraintes, possibilités, opportunités

Mots clés : autonomie, adaptation, normal et pathologique, normativité, construction de soi, construction de l'environnement

0. Avant-propos

Les sources qui définissent l'autonomie sont nombreuses : éthique, droit, philosophie, économie, politique. De chacune de ces sources, nous tirons une définition de l'autonomie qui est certainement appropriée mais, en essayant d'étendre le concept au-delà des limites du domaine spécifique, des incohérences ou des confusions apparaissent.

Je voudrais proposer ici la définition de l'autonomie que nous pouvons tirer des sciences biologiques et psychologiques, non pas parce qu'en tant que connaissances scientifiques elles ont plus de valeur que d'autres sources, mais parce qu'elles sont à la base du travail des professions d'aide.

J'anticipe quelques difficultés probables dans ma communication du fait que certains sujets seront proposés dans des termes qui ne sont peut-être pas habituels. Je pense notamment à la confusion entre autonomie et indépendance, à la représentation de l'adaptation ou à la relation entre normalité et pathologie. La discussion qui suit se veut une clarification des concepts, non pas tant pour contribuer à la formation d'une théorisation bien fondée de l'autonomie que parce que la technique d'intervention doit reposer sur des principes solides.

Bien sûr, je me limiterai ici à indiquer le chemin, sans argumenter en détail.

1. Sciences biologiques

Le terme biologie couvre au moins trois domaines de recherche : l'étude de l'organisation des êtres vivants, l'étude des processus d'évolution et l'étude de la physiologie. De chaque domaine, nous pouvons tirer une définition de l'autonomie qui ressort de manière cohérente de ces trois domaines.

1.1. L'organisation du vivant

Il existe différentes façons de conceptualiser l'organisation des êtres vivants (Guerra, 1997). Par rapport à une approche plus centrée sur l'identification des composants de l'être vivant, je fais ici référence à l'approche que l'on peut définir "complexe" en ce qu'elle met l'accent sur l'organisation, c'est-à-dire sur la manière absolument unique et particulière dont les composants s'organisent pour donner naissance à l'être vivant. Les systèmes biologiques sont caractérisés par les trois propriétés suivantes : (1) un réseau de processus qui produisent et détruisent des composants qui, à leur tour, régénèrent continuellement le réseau qui les produit ; (2) une barrière structurelle composée d'éléments produits par le réseau et qui rend possible la dynamique du réseau lui-même ; (3) la présence, en plus des contraintes externes, de contraintes internes représentées par le génome. De ce point de vue, un organisme vivant produit sa propre organisation qui est ce qui lui permet d'exister, de se distinguer et de se distinguer de l'environnement (Varela, 1987, 1989). La norme qui permet l'autorganisation est évidemment une norme qui vient du système lui-même et non de l'extérieur. A cette organisation particulière, Humberto Maturana et Francisco Varela (1980, 1984) ont donné le nom d'autopoïèse. Le système vivant est autonome parce que toutes les modifications qu'il subit sont subordonnées uniquement au maintien de sa propre organisation ; de plus, les événements extérieurs n'ont le caractère ni d'entrées informatives ni d'instructions, mais sont des perturbations que le système compense en se modifiant lui-même mais en maintenant toujours son organisation interne : les perturbations ne peuvent que moduler la dynamique constante des équilibres internes.

L'organisme n'est pas déterminé par un facteur interne (le génome) ou externe (l'environnement ou certains de ses aspects). Ces facteurs ne déterminent pas la vie du système mais constituent des contraintes au sein desquelles le système se développe selon son potentiel d'auto-organisation. Une contrainte, de ce point de vue, constitue une limite mais aussi une sollicitation à rechercher des voies de développement.

1.2. Biologie évolutive : l'adaptation et la construction de l'environnement

L'adaptation est sans aucun doute l'un des thèmes cruciaux proposés par la biologie de l'évolution. La représentation la plus populaire et la plus répandue décrit l'adaptation comme la réaction passive d'un organisme aux changements de l'environnement. Mais il existe d'autres interprétations plus complexes et plus riches qui donnent une image complètement différente. Je fais référence aux hypothèses soutenues, de manière convergente, par des auteurs tels que Richard Lewontin, Stephen J. Gould, Nils Eldredge, Humberto Maturana et Francisco Varela. Parmi ces hypothèses, je me limiterai ici à signaler

l'élément le plus utile pour notre propos, c'est-à-dire l'hypothèse selon laquelle chaque espèce construit son propre environnement en sélectionnant dans le monde les éléments qui sont les plus significatifs pour elle. L'importance des éléments pour chaque espèce est déterminée, en premier lieu, par le génome. Comme affirme R. Lewontin, l'environnement est codé dans l'ADN des organismes. En ce sens, les différentes espèces vivantes se trouvent toutes dans le même monde mais chacune construit son propre environnement en sélectionnant les éléments qui sont significatifs pour elle.

Ce qui est vrai pour l'espèce l'est finalement pour chaque organisme : chacun construit son propre environnement.

En lisant les processus évolutifs et adaptatifs en termes de construction de l'environnement et de recherche de voies possibles de développement (Varela, Thompson et Rosch, 1993), la biologie évolutionniste formule également une représentation explicite de l'autonomie des organismes : l'adaptation est le résultat de l'utilisation que l'organisme est capable de faire, selon ses propres règles, des contraintes que le monde pose et des opportunités qu'il offre.

1.3. Physiologie : le normal et le pathologique

Je reprends ici quelques idées de la pensée magistrale de Georges Canguilhem, en me référant au classique « Le normal et le pathologique » (1966).

La question de la variabilité. La physiologie - en tant que science du normal - apparaît comme une science non objective, du moins au sens de l'objectivité comme recherche de constantes et d'invariants. Ce n'est pas que la physiologie ne soit pas une science, mais son objet est « une habitude plutôt qu'une nature » : il y a des constantes, mais elles sont relatives et la relativité est plus adéquate pour rendre compte des phénomènes biologiques qui sont en eux-mêmes fluctuants. L'attention portée aux fluctuations permet à la physiologie de considérer également le dépassement continu de ces constantes qui, à un certain moment et dans certaines circonstances, sont considérées comme normales mais qui ne sont pas fixes.

La normativité de la vie : le vivant impose sa propre norme à l'environnement. La norme n'est pas un fait, même statistique, mais une valeur. La vie est une proposition de valeurs positives, ce qui ne signifie pas des valeurs idéales mais plus simplement les valeurs positives spécifiques à cet organisme, à ce sujet. Une conséquence de l'idée de normativité est la variété en tant que propriété caractéristique des êtres vivants.

Le pathologique et le normal : le pathologique n'est pas l'anormal (absence de normes) mais la présence d'une norme qui se caractérise par une réduction du pouvoir normatif de la vie elle-même. Si le « normal » est l'être vivant capable d'assumer un plus grand nombre de normes de vie, le sujet « pathologique » est enfermé dans une norme plus rigide et plus étroite qui est néanmoins la sienne, à savoir sa norme possible à ce moment-là et dans ces conditions-là. Le sujet « pathologique » propose une norme contraignante mais originale. En ce sens, le pathologique prend aussi la forme d'une « valeur négative » qui pousse néanmoins l'être vivant à rechercher les valeurs biologiques qui lui sont propres. Le négatif prend donc une valeur positive, il n'est pas seulement une condition à éviter, une pierre d'achoppement dans la vie, mais constitue une opportunité pour relancer la recherche de ses propres possibilités : la vie est la recherche continue et inépuisable de nouvelles frontières, de nouvelles formes, de nouvelles normes, elle est l'affirmation de nouvelles valeurs.

Je souligne deux points :

- 1) la normativité du vivant : quelle que soit la condition, le vivant est toujours autonome, il suit sa propre norme de vie - bien sûr, les normes (ou celle plus étroite) qui lui sont possibles ;
- 2) la normalité ne décrit pas un type idéal (contrairement au concept de variété biologique) mais décrit l'étendue des possibilités dans lesquelles l'être vivant évolue. La normalité consiste en la variété et la relativité (partielle) des conditions qui permettent la vie elle-même.

1.4. Conclusion sur le concept d'autonomie en biologie

Il faut éviter deux dangereuses fourvoiements. L'un est de penser l'autonomie comme autosuffisance, toute-puissance, maîtrise de soi, réalisation d'un projet sur soi. Le concept d'autonomie doit être toujours associé au concept de contrainte. Ce qui permet d'éviter une deuxième confusion : celle entre autonomie et indépendance. Tout vivant est toujours autonome et il est toujours soumis à une série plus ou moins grande de contraintes. Tout vivant est gouverné par sa propre norme qui lui permet de se confronter avec les occasions et les contraintes offertes par le monde.

2. Sciences psychologiques

Ici, la discussion devient encore plus compliquée parce que la psychologie, peut-être plus que tout autre savoir, contient des théories, des modèles, des orientations qui sont non seulement différents et contradictoires, mais aussi difficilement comparables parce qu'ils traitent d'objets différents et surtout ont des intentions différentes.

Une fois de plus, je fais appel à Georges Canguilhem qui, dans son article « Qu'est-ce que la psychologie » (1956), introduit le concept de « projet ».

Quand la méthode a pris la place de l'objet pour conférer l'unité à une science, il est apparu - écrit Canguilhem - que « l'objet de la science ce n'est plus seulement le domaine spécifique des problèmes, des obstacles à résoudre, c'est aussi l'intention et la visée du sujet de la science, c'est le projet spécifique qui constitue comme telle une conscience théorique » (p.366).

A partir des projets, il me semble utile et logique un autre passage qui répond à la question suivante : quelles sont les représentations du sujet qui sortent des différents projets psychologiques ? quelle image du sujet est proposée par les différents projets ?

Tout d'abord, pourquoi cette question ? parce que la technique de l'intervention (la place que l'intervenant suppose occuper, le matériel sur lequel il travaille, le sens et les objectifs des interventions etc.) se fonde précisément sur la représentation du sujet.

Je propose d'identifier trois représentations du sujet : passif, actif, autonome, qui émergent des théories psychologiques. Il faut préciser que la passivité, l'activité, l'autonomie n'ont rien à voir avec la perception que le sujet a de soi-même ou avec la description phénoménologique qu'un observateur peut donner de lui.

Très rapidement. Les théories psychologiques stimulus-réponse (S-R) proposent très clairement un sujet qui est mis en activité et déterminé par les stimulus. En revanche, on trouve la représentation la plus explicite du sujet actif dans les théories cognitivistes. L'activité ici assume un triple sens : en tant que le sujet est pensé comme élaborateur

d'information, en tant que le sujet se pose intentionnellement des objectifs (il ne répond plus aux stimulus) et en tant qu'il résout des problèmes pour les rejoindre.

Une représentation du sujet autonome nous est offerte par Piaget, pour qui le développement est un processus d'auto-organisation dont le centre est le sujet même. La construction des structures cognitives du sujet est un processus d'adaptation infini, un processus d'équilibration entre assimilation et accommodation qui construit corrélativement le monde. Le processus d'équilibration atteint des niveaux de plus en plus complexes mais le développement maintient comme point de référence la cohérence interne du système.

Mais la représentation d'un sujet autonome se retrouve également dans la perspective psychanalytique. En effet, le sujet construit la réalité de soi et du monde attribuant sens à ses propres expériences, à son histoire, à ses relations. Cette capacité (ou sa faillite) est le produit de la complexe articulation de la psyché, ainsi que Freud l'a formulée. Le sens est le produit du travail des différentes instances psychiques, le produit de l'organisation psychique. Le rôle déterminant de l'Inconscient ne peut ignorer la relation avec la Conscience. Le sujet se construit dans le jeu imprévisible et pas trop maîtrisable des composantes de l'appareil psychique et, en plus, en relation aux limites et aux possibilités qu'offre la réalité.

J'ai essayé de montrer comment le concept d'autonomie issu des sciences biologiques et des sciences psychologiques répond à la même logique. L'identité de logique ou l'analogie des processus biologiques et psychologiques gardent naturellement la différence des substrats : les composants psychologiques ne sont les composants biologiques mais la logique de l'autonomie est la même (Guerra, 1999, 2003, 2017). De ce point de vue, une intervention intégrée peut être conçue.

3. Objectifs et technique d'intervention

La question que tout praticien devrait se poser est la suivante : quelle représentation ai-je du sujet que je traite ? Ces représentations, en effet, sont à la base de la technique d'intervention clinique (assistance, thérapeutique, éducative...).

La notion d'autonomie - comme j'ai essayé de l'esquisser - propose de manière conséquente et cohérente quelques objectifs fondamentaux que je vais énoncer de manière synthétique.

Le premier objectif, le plus évident, est de comprendre la norme de fonctionnement du sujet, en identifiant ses limites et ses ressources. Il s'agit également de comprendre quel est l'environnement du sujet (quel environnement il construit) ou plutôt quels sont les éléments significatifs pour lui - tant positifs que négatifs.

Le travail clinique consiste à rechercher les occasions qui peuvent aider le sujet à élargir sa propre norme, si et dans la mesure où cela est possible.

Je parle de travail clinique en attribuant à cet adjectif le sens de « se pencher vers l'objet (le sujet) » c'est-à-dire de porter attention à ses spécificités.

Deux conséquences de cette perspective sur la clinique. La première est qu'il n'y a pas de différence substantielle dans la position et la posture de ceux qui s'occupent de sujets « normaux » et « vulnérables ». Il est évident que chaque sujet est normal car il a sa norme et il a ses vulnérabilités, ses contraintes et ses dépendances. La deuxième conséquence est que dans une équipe pluridisciplinaire, chaque professionnel conserve sa spécificité mais le niveau de partage du projet d'intervention se retrouve au niveau des représentations du sujet.

Compte tenu de ces objectifs, il convient maintenant d'ouvrir une discussion plus précise sur les techniques d'intervention. Je ne me réfère pas tant aux nombreuses et spécifiques méthodologies et techniques pédagogiques, psychologiques, de réhabilitation, psychomotrices, expressives... largement et utilement utilisées, mais à la question des fantasmes et des fantaisies qui animent les opérateurs : désirs, espoirs, peurs, doutes, angoisses, valeurs. Il s'agit d'une composante essentielle du travail clinique car c'est précisément dans cet univers imaginaire et symbolique que s'articule la technique d'intervention. Mais cela devra être discuté à une autre occasion.

Bibliographie

- Canguilhem, G. (1956). Qu'est-ce que la psychologie ». Dans : Études d'histoire et de philosophie des sciences. Paris : Vrin, 1983.
- Canguilhem, G. (1966). Le normal et le pathologique. Paris : PUF.
- Guerra, G. (1997). Mente e scienze della vita. Roma: La Nuova Italia Scientifica.
- Guerra, G. (1999). Sujet et système social : autonomie et construction. Transhumances I. Namur : Presses Universitaires de Namur.
- Guerra, G. (2003): Autonomy and Constructivism. European Journal of School Psychology, 1, 1, 97-118.
- Guerra, G. (2017). Autonomy: A Concept at the Crossroads of Medicine and Psychology. In M. F. Freda & R. De Luca Picione (eds), Healthcare and Culture: Subjectivity in Medical Contexts, Charlotte NC: IAP - Information Age Publishing, Inc.
- Maturana, H. & Varela F. (1980). Autopoiesis and Cognition. The realization of the Living. Dordrecht: D. Reidel Publishing Company.
- Maturana, H. & Varela, F. (1984). L'albero della conoscenza. Trad. it. Garzanti, Milano, 1987.
- Varela, F. (1987). L'individualité : l'autonomie du vivant. Dans Sur l'individu. Paris : Seuil.
- Varela, F. (1989). Autonomie et connaissance. Paris : Seuil.
- Varela F., Thompson E., Rosch E. (1991). L'inscription corporelle de l'esprit. Trad. fr. Paris: Seuil, 1993.